

La sommation au silence

Virement de gouffre
Rimbaud, *Illuminations*

Dans notre monde de l'hyperpersens, de la sur-représentation, de la duplication, la poésie repose la langue, la rafraîchit, la détend, la suspend sur une corde à linge — ou à *ligne*, et c'est alors une partition : toute vraie parole consiste, non à délivrer un message, mais d'abord à se délivrer soi-même. Que l'événement soit écrit. Que l'écrit soit événement. À cette condition essentielle : que se délivrer (où s'entend le mot *livre*) concerne tout Autre. À une distance d'un tir à l'arbalète, dit Maître Léonard, le poète tire son image d'un Autre, tapi, à l'affût de ce déglacement.

Vers la mer se présente d'abord comme un récit de voyage, monologue entre de longs silences (car la parole *émerge*), littéralement fendus par une détresse intérieure — « derrière le cavalier se tient la noire angoisse », a dit jadis Horace, *Post equitem sedet atra cura* (*Odes*, III, 1, 40) ; en le suivant on reconstitue même quelque itinéraire : la ligne Yamanote (qui tourne autour de Tokyo), Osaka, centre du bunraku, l'île de Shikanoshima où fut découvert le sceau du roi, Ohorikohen pour son parc, puis Fukuoka à la pointe nord de l'île de Kyushu... ; cette *narration* développe des *thèmes* au sens du jazz — la fin d'une histoire d'amour, la mer, les îles, la solitude, la nuit, la langue, l'étrangère, la disparition...

Mallarmé rêva d'une pratique du monde autant parlée que vécue où « l'être humain, puis son authentique séjour terrestre » échangeraient une réciprocité de preuve : on n'en trouve nulle part *vers la mer*. En voyageant on aperçoit que la page est océan, la solitude infinie, les dieux au corps de daim se sont cachés au fond de l'espace, plus personne ne me comprend (ne *m'entend*)...

dans la langue
où je vais
où je ne veux pas mourir

Or en avançant ces thèmes se mêlent et se compliquent, exactement se *tissent* : c'est en cela que l'écriture de Marielle Anselmo se différencie des « haïkus » auxquels on serait tenté de la rapprocher : non seulement les haïkus, qui établissent à chaque instant la relation au monde (dont *Vers la mer* dit la disparition), répondent à des règles prosodiques excessivement précises (quand il s'agit ici de la plus grande liberté, répondant à la plus vive nécessité) ;

non seulement ils se tiennent à un catalogue thématique rigide (avec des grenouilles, des chrysanthèmes ou des navets longs, mais sans jamais la moindre brûlure d'amour qui fait l'enjeu de la parole risquée), mais encore Marielle Anselmo, par ce surgissement du sens dans la solitude, égarée, mise en danger, fragile, sensuelle, érotique..., invente sa propre langue :

ce sens complexe, nous pouvons le comprendre comme un idéogramme en langue française : présent est souvenir, le Port est la langue, le proche lointain, le feu la mer, amour perdu et voyage au loin, solitude et peuple, savoir et perte, disparition et désécriture... :

*là où j'étais
je suis
disais-je
où je ne suis plus*

il est en propre celui de la « poésie » — non pas le poème, qui est une forme, mais ce que l'on pourrait appeler le *noème*, la pensée poétique de l'obscur à dire, qui nous concerne parce qu'il nous éclaire, par fulgurance (il nous est éclair).

S'il s'agit bien d'un voyage dans l'Empire du soleil levant (mais aussi en Grèce, en Provence, en ce monde à interroger...), c'est au *kabuki* auquel il s'apparente, à cette forme épique qui se distingue par un travail de l'altérité (par le maquillage élaboré, l'indécision de genre) et dont on retrouverait dans cette écriture de langue française les trois idéogrammes, ceux du chant (歌, *ka*²), de la danse (舞, *bu*²) et de l'habileté technique (伎, *ki*²), que Marielle Anselmo... marie et *lance* (c'est le mot) :

en cela ses *vers* conçoivent un *amer*, ce point de repère à l'horizon que, par intuitions, et dans l'errance, seule découvre la pensée poétique (le *noème*) ; en cela encore « la parole poétique ne retentit pas dans le vide », comme l'affirmait Claudel (dans ses *Réflexions et propositions sur le vers français*, 1925), mais elle s'offre en une *sommation au silence* : ainsi s'aventure-t-elle *vers l'amer* sur cette *sente étroite*, à la façon d'un célèbre haïku de Buson :

*Le poème achevé
Dieux et démons
sont stupéfaits*

Alain Borer

Nom du document : Préface Marielle Anselmo.doc

Répertoire :

/Users/alainborer/Library/Containers/com.microsoft.Word/Data/

Documents

Modèle : /Users/alainborer/Library/Group

Containers/UBF8T346G9.Office/User

Content.localized/Templates.localized/Normal.dotm

Titre :

Sujet :

Auteur : Alain BORER

Mots clés :

Commentaires :

Date de création : 01/09/2022 15:16:00

N° de révision : 2

Dernier enregistr. le : 01/09/2022 15:16:00

Dernier enregistrement par : Alain BORER

Temps total d'édition : 1 Minute

Dernière impression sur : 01/09/2022 15:16:00

Tel qu'à la dernière impression

Nombre de pages : 2

Nombre de mots : 731

Nombre de caractères : 3 752 (approx.)